

cet article est réservé aux abonnés



DR

idées

Bernard Stiegler : "Être entièrement calculable par des algorithmes nous réduit à rien"

Le mardi 14 juin 2016

Dans son dernier ouvrage "Dans la disruption", le philosophe Bernard Stiegler diagnostique la démoralisation d'un monde fondé sur le data et la calculabilité. Il appelle à renouer avec ce qui fait l'humain : la capacité à échapper à l'"entropie" en inventant de nouvelles formes d'existence.

Dans son dernier essai, *Dans la disruption, comment ne pas devenir fou ?*, le philosophe Bernard Stiegler prend au sérieux la question de la démoralisation généralisée. Frappé par l'aveu d'un adolescent convaincu

qu'aucun avenir ne lui est aujourd'hui proposé, l'auteur s'adresse aux jeunes générations pour tenter d'éclairer le sens de la régression actuelle, mais aussi pour poser les bases d'une nouvelle bifurcation, délibérée. Ce à



appelle l'économie de la néguentropie. Un livre important et stimulant.

Le monde est devenu "immonde", écrivez-vous dans votre nouvel essai Dans la disruption ? Qu'entendez-vous par là ?

Bernard Stiegler – Il faudrait d'abord dire ce qu'est le monde humain. Dans *Mondes animaux et monde humain*, Jakob von Uexküll (1864-1944), l'un des fondateurs de l'éthologie, qui a influencé Heidegger dans le livre *Etre et Temps*, analyse ce qui fait monde (*Umwelt*). La tique, par exemple, comme l'a rappelé Gilles Deleuze commentant Uexküll, est un animal dont le monde se réduit à très peu de choses. Heidegger dira que l'animal est pauvre en monde, même s'il ne lui dénie pas l'existence d'un monde. Monde se dit en grec "cosmos". Le monde humain est cosmétique, c'est un monde du maquillage.

Dans la mythologie grecque, Pandora – la première femme – arrive parée de bijoux. Ce qui la constitue comme une femme, comme un être désirable, ce sont ses artifices. Le monde humain est fait d'artefacts produits au cours de ce que Nicholas Georgescu-Roegen reprenant les thèses d'Alfred Lotka appelle "*l'exo-somatization*"; un être humain est un être inachevé qui produit des organes artificiels exo-somatiques, c'est à dire hors de son corps, entre les corps, formant ainsi un corps social. Or, cette exo-somatization ne fonctionne que si elle fait monde – en faisant corps. Faire monde, c'est produire des savoirs de cette exo-somatization, qui la rendent nécessaire, vivable, désirable, savoureuse, durable et transformable.

Il s'agit de savoir-vivre et de savoir-faire autant que de savoirs "savants". Le monde devient aujourd'hui immonde parce que, dans la disruption, l'exo-somatization n'engendre plus aucun savoir, ne génère plus aucun désir, qu'au contraire elle détruit, en le remplaçant par les pulsions brutes. Ce

monde insipide est à la lettre im-monde.

Cette perte du désir, est-ce ce que vous appelez la démoralisation ?

En effet. Une telle vie ne procure plus le sentiment qu'elle vaut la peine d'être vécue, et il en résulte de la dépression, de la mélancolie au sens psychiatrique du terme – une démoralisation généralisée. Les comportements meurtriers et suicidaires qui prolifèrent en sont les symptômes : c'est tout cela, l'immonde. Il est annoncé depuis des années d'ailleurs, dès 1947, Adorno et Horkheimer parlent d'une "*nouvelle forme de barbarie*". On pourrait même dire que Hölderlin en fut le premier "lanceur d'alerte" au tout début de l'Anthropocène. Quant à la disruption, elle se présente comme la dernière époque de l'Anthropocène.

C'est ce que vous appelez la dernière étape du nihilisme, c'est-à-dire un ultime renversement des valeurs ?

Je dirais plutôt une totale dévaluation de toute valeur par la calculabilité généralisée qui est une impasse. La disruption est la limite où l'Anthropocène bute sur lui-même et se transforme en catastrophe ultime. En disant cela, je ne tiens pas un discours de théologien ou de mélancolique – ce que je suis par ailleurs (non pas théologien, mais bien mélancolique). Cependant, mon discours quant à la démoralisation est attesté par toutes sortes de faits ou d'analyses – ainsi de la revue *Esprit* qui titrait en février 2015 *Aux bords de la folie*.

Comment documentez-vous votre diagnostic de cette démoralisation ?

A part quelques imbéciles heureux, nous "n'avons pas le moral", et tout le monde le sait. Paul Krugman publiait dans le *New York Times* en novembre 2015 "*Désespoir à l'américaine*" ("*Despair, American Style*"), où il montre que les classes moyennes blanches américaines très appauvries consomment de plus en plus d'héroïne et que l'overdose et le suicide font sensiblement régresser leur espérance de vie. La plupart des gens lucides et honnêtes avec eux-mêmes ont aujourd'hui "le moral à zéro" – comme sans doute François Hollande. Celui-ci est évidemment obligé de le dissimuler, et de se le dissimuler, mais tout le monde voit bien qu'il est

épuisé. Et tout le monde comprend que lorsque l'ancien président du FMI, Dominique Strauss-Kahn, candidat putatif en 2012 à l'élection présidentielle, est pris par ses pulsions sexuelles, quelque chose ne va pas qui a tout à voir avec l'époque – ou plutôt, avec l'absence d'époque, qui est le sens profond de l'immonde. Cette histoire me touche d'autant plus que Strauss-Kahn a été maire de Sarcelles où j'ai grandi : j'y ai été élevé par des gens formidables, engagés dans une politique culturelle locale très efficace, celle d'Henry Canacos, alors député maire issu de l'Union de la gauche. Si j'ai pu me sortir de mes aventures carcérales, c'est parce que j'ai pu découvrir Eschyle sous un chapiteau planté sur une pelouse de Sarcelles et découvrir la peinture moderne à travers de formidables expositions qui étaient parfois organisées tout au long de la plus grande avenue du "grand ensemble". Quant à Strauss-Kahn, qui ne peut même pas imaginer une telle audace, il m'intéresse comme symptôme d'un effondrement dont Donald Trump est un autre cas – après Berlusconi, Sarkozy et Hollande. Tout cela est misérable – et extrêmement dangereux.

Le jeune Florian, qui n'imagine aucun avenir, et pour lequel j'ai écrit ce livre, vit cela : cité dans *L'Impensable 1* (Editions Le grand souffle), il y déclare qu'il ne rêve pas, qu'il n'aura pas de famille, ni de travail, ni d' "*idéaux... tout ça, c'est fini..., on est à la dernière ou une des dernières générations avant la fin*".

Ne pas pouvoir se projeter dans un avenir, comme le dit Florian : est-ce le symptôme de la disruption ?

En effet, mais Florian n'est pas lui-même un symptôme : il dit une *parrêsia*, au sens que Foucault donne à ce vieux mot grec dans son dernier séminaire, qui a pour titre *Le Courage de la vérité*. Florian a le courage de dire la vérité. Dans le film *On connaît la chanson* d'Alain Resnais, qui était un homme très dépressif...

Mais très fantaisiste aussi...

Resnais luttait contre sa dépression par sa fantaisie toujours grave. Dans ce film donc, tous les hommes sont dépressifs, sauf un, qui est un vrai con : il

se nomme Marc Duverrier, joué par Lambert Wilson. Il n'y a que les cons qui vont bien. Telle est la morale de ce film – et à la fin, même le con va mal, et tout le monde va mieux !

“Comment ne pas devenir fou”, c’est le sous-titre de votre livre ; la folie nous menace-t-elle à ce point ?

Nous sommes tous menacés – et cela, parce que nous dénions ce que nous dit Florian, que nous savons, mais que nous ne voulons pas savoir. Florian dit de manière olympienne ce que tout le monde à la fois pense, refoule et dénie. Or le déni est psychoïde – et c’est pourquoi la disruption instaure un capitalisme désormais psychotique.

Après Hölderlin, quels sont les moments clé, les failles, qui annoncent dans notre modernité le chaos d’aujourd’hui ?

Cela prolifère. Il faut ici revenir vers le débat entre Foucault et Derrida sur le statut de la folie avant et après Descartes. Foucault rappelle qu’au Moyen-Age, jusqu’à la Renaissance, la folie est une dimension de l’esprit. Derrida estime qu’en faisant de Descartes une rupture à partir de laquelle la raison et la folie sont opposées, Foucault va trop vite. Je tente cependant de montrer, d’une part, que l’enjeu véritable du travail de Foucault est le rêve, et d’autre part que Foucault et Derrida ratent l’essentiel de ce qui s’entame avec Descartes, et qui est formulé dans ses *Règles pour la direction de l’esprit*, texte fondamental dont Leibniz accentuera le programme conduisant au calcul algorithmique qui transformera de fond en comble l’activité de l’esprit. Ce tournant de la pensée précède et rend possible l’Anthropocène qui se concrétise à la fin du XVIIIe siècle en Angleterre comme capitalisme industriel fondé sur le calcul – et qui conduit à une augmentation drastique du taux d’entropie. En outre, cette hégémonie du calcul conduit à ce que Peter Sloterdijk et Jean-Baptiste Fressoz décrivent comme un processus de “désinhibition” caractéristique de l’Occident moderne. C’est cela qui conduit à la démoralisation généralisée.

Qu’est-ce que la désinhibition ?

Sloterdijk montre que l’Occident conquérant de la Renaissance – avec la

Réforme, la Contre-Réforme, la naissance du capitalisme et le colonialisme – n'est possible que comme désinhibition méthodiquement cultivée dans les pays conquis avec l'aide de bandits qui ont vendu leur âme au diable. Perdus pour l'Eglise, ils peuvent massacrer les Indiens. Le processus de désinhibition prolifère dès lors jusqu'au cœur des sociétés occidentales qui s'engagent ainsi dans ce que Max Weber appelle le "désenchantement du monde", la sécularisation et la destruction de toute foi aussi bien que de tout engagement. Le djihadisme actuel est une réaction horripilante à cet état de fait et à l'inexistence d'idéaux dont parle Florian – mais aussi Fethi Benslama.

Il vous reste 64% de cet article à lire.

Déjà abonné ? Identifiez-vous

se connecter

formule numérique



sans engagement

1€ le 1^{er} mois
puis 5.99€/mois

JE M'ABONNE

**([HTTP://ABONNEMENT.LESINROCKS.COM/OFFRES/VIEW/296?
INTERNAL_LINK=LIEN-ABO&CAMPAIGN=PAYWALL-OFFRE-1-
EURO&FORMAT=LIEN-IFRAME-PAYWALL-OFFRE-1-EURO](http://abonnement.lesinrocks.com/offres/view/296?INTERNAL_LINK=LIEN-ABO&CAMPAIGN=PAYWALL-OFFRE-1-EURO&FORMAT=LIEN-IFRAME-PAYWALL-OFFRE-1-EURO))**